



**HAL**  
open science

“ La réception tolstoïenne de Pascal, vue par les  
penseurs russes ”

Françoise Lesourd

► To cite this version:

Françoise Lesourd. “ La réception tolstoïenne de Pascal, vue par les penseurs russes ”. Lectures russes de Pascal. Hier et aujourd’hui, pp.71-80, 2020, 10.15122/isbn.978-2-406-10396-7. . hal-03879346

**HAL Id: hal-03879346**

**<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-03879346>**

Submitted on 19 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



CLASSIQUES  
GARNIER

LESOURD (Françoise), « La réception tolstoïenne de Pascal, vue par les penseurs russes », in LESOURD (Françoise), THIROUIN (Laurent) (dir.), *Lectures russes de Pascal. Hier et aujourd'hui*, p. 71-80

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10396-7.p.0071](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10396-7.p.0071)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2020. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

LESOURD (Françoise), « La réception tolstoïenne de Pascal, vue par les penseurs russes »

RÉSUMÉ – Les critiques russes ont montré un certain scepticisme à l'égard de Tolstoï “maître à penser”, et, dans ce cadre, à l'égard de sa réception de Pascal. Mark Aldanov, dans sa célèbre étude, *L'énigme de Tolstoï*, voit la “lumière” qui apparaît à la fin de *La Mort d'Ivan Ilitch* comme peu convaincante. Mais Ivan Bounine décèle chez Tolstoï une intuition de l'éternité qui témoigne d'une convergence profonde avec le sens de l'infini qui se manifeste chez Pascal.

MOTS-CLÉS – Inquiétude, gloire, mensonge, consolation, conscience, transcendance, éternité

## LA RÉCEPTION TOLSTOÏENNE DE PASCAL, VUE PAR LES PENSEURS RUSSES

On sait que Tolstoï a été un lecteur très assidu des *Pensées*. Comme Pascal, Tolstoï « pensait passionnément » (l'expression est de Dmitri Mérejkovski<sup>1</sup>), et l'inquiétude existentielle qui l'habite à partir de la fin des années 1870 (depuis la rédaction d'*Anna Karénine*) le rend particulièrement réceptif non seulement aux principaux passages des *Pensées* sur la vanité des soucis du monde et sur l'effroi devant la mort, mais à la personne même de Pascal et à certains épisodes marquants de sa biographie, comme le prouve la *Vie* de Pascal qu'il a lui-même écrite, et que l'on trouvera dans ce volume. Le terme employé pour désigner ce texte est propre au genre hagiographique – une « Vie » de saint.

Pascal est l'un des « maîtres de vie » qui accompagnent sans cesse Tolstoï ; parmi eux, son nom est celui qui revient le plus souvent après celui de Jésus-Christ. L'une de ses œuvres principales des dernières années, son *Cercle de lecture* – ensemble de lectures édifiantes destinées à accompagner une méditation quotidienne –, publié pour la première fois en 1906<sup>2</sup>, contient un grand nombre de citations tirées des *Pensées* – plutôt des adaptations que des traductions. On pourra constater dans ce volume (au chapitre « “Citations” de Pascal dans le *Cercle de lecture* ») l'abondance des citations, et les transformations éventuelles.

La « Vie » de Pascal contenue dans le *Cercle de lecture* montre toute la vénération de Tolstoï à son égard, mais elle marque aussi une distance : Pascal n'aurait fait qu'une partie du chemin, car il est resté fidèle au catholicisme traditionnel, et il n'a pas apporté de réelle réponse à la question de savoir quel sens donner à la vie. Que représente donc cette

---

1 D. Mérejkovski, *Pascal*, Paris, Grasset, 1941, p. 198.

2 *Le Cercle de lecture* [Krug čtenija], in L. N. Tolstoï, *Œuvres complètes en 90 volumes* [Poln. sobr. soč. v 90 tomax], M., Xudožestvennaja Literatura, t. 41 et 42, 1957.

proximité, alors que la réponse bel et bien donnée par Pascal était inaudible à Tolstoï ? Reposerait-elle sur un malentendu ?

Il est vrai qu'on n'imaginerait pas Pascal réécrivant l'Évangile, comme l'a fait Tolstoï, (pour en évacuer tout ce qui concerne la divinité du Christ), et que les démêlés de Port-Royal avec les autorités catholiques n'avaient rien à voir avec la violence des attaques incessantes de Tolstoï contre l'Église orthodoxe russe. Il avait lui-même exigé de ne pas être enterré religieusement.

Dans la critique russe, l'un des auteurs à avoir systématiquement analysé l'œuvre de Tolstoï à la lumière des *Pensées* est Mark Aldanov, critique littéraire actif surtout après la révolution, dans l'émigration, auteur de romans historiques, admirateur de Tolstoï et de son « fatalisme historique », mais ironique à l'égard du « maître à penser ».

Sa principale étude sur Tolstoï, *L'énigme de Tolstoï*, est publiée à Berlin en 1923<sup>3</sup>. C'est la première partie, revue et corrigée, de ce qui devait être un livre sur *Tolstoï et Romain Rolland*, écrit en 1915, dont la partie sur Romain Rolland s'est perdue. Il envisage explicitement l'œuvre tardive de Tolstoï à la lumière des *Pensées* (de leur lecture romantique, pratiquement la seule possible à cette époque). Le poème mis par l'auteur en épigraphe à son étude donne le ton. Il s'agit du sonnet de Jules Lemaitre intitulé « Pascal » :

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser  
 Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie ;  
 Et, penché sur cette ombre, en ta longue insomnie,  
 Tu sentais un frisson mortel te traverser.

À l'abîme vorace, alors, sans balancer,  
 Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,  
 Ta rebelle raison, ta gloire et ton génie,  
 Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,  
 Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,  
 Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais sous l'entassement des ruines vivantes  
 L'abîme se rouvrait, et, prise d'épouvantes,  
 La croix du rédempteur tremblait comme un roseau.

3 M. Aldanov, *L'énigme de Tolstoï* [Zagadka Tolstogo], Berlin, 1923, rééd. Brown University Press, Providence, 1969.

Le travail d'Aldanov part d'une interrogation (à vrai dire très courante) sur la contradiction entre Tolstoï artiste et Tolstoï maître à penser, qui correspond bien également aux deux versants de la vie de Pascal : la « gloire » et la prise de conscience de son « mensonge ».

Dans son étude de 1996 sur Tolstoï<sup>4</sup>, Michel Aucouturier a intitulé ainsi les deux grandes parties de sa vie et de son œuvre, avant et après la rupture de la fin des années 1870 : « La vie comme sens » et « Le sens de la vie ». La vie, toutes les jouissances de la nature et de la société, la sensualité, la chasse et même la guerre, ont un tel ascendant sur Tolstoï qu'il peine à trouver à la vie un sens qui soit en dehors d'elle, alors même que l'idée de la mort est de plus en plus présente, surtout depuis la fameuse « nuit d'Arzamas », en 1869 – où, dans une chambre d'hôtel, dans une petite ville perdue au fin fond de la province russe, il a la sensation très nette que la mort est là, tapie à l'autre bout de la pièce, et que l'épouvante le force à partir sur le champ.

Pascal, vu comme un philosophe existentialiste avant l'heure et un moraliste, est pour Aldanov l'aune à laquelle peuvent être mesurées les affirmations de Tolstoï dans la seconde partie de son œuvre. *La Mort d'Ivan Ilitch* est donc au centre de son intérêt. C'est l'œuvre de Tolstoï la plus directement inspirée par Pascal<sup>5</sup>. Pour Aldanov, la singularité de cette nouvelle par rapport aux autres œuvres de Tolstoï est la banalité du héros, soulignée à de nombreuses reprises – banalité de type moderne, comme l'a noté Boris Tarassov<sup>6</sup>, liée à la satiété, au confort bourgeois. Mais la banalité devient rapidement celle de l'horreur à laquelle Ivan Ilitch est soudain confronté.

Il y a d'autres morts chez Tolstoï, remarque Aldanov, la description n'est pas vraiment nouvelle. Ce sont les accents qui sont mis différemment : ici – pas de compensation, pas d'échappatoire. Ivan Ilitch « n'accuse personne, ou du moins ne veut accuser personne : il sait qu'il ne peut en être autrement, que les vivants ne peuvent comprendre les morts, et que les mourants ne peuvent comprendre les vivants. Il se demande seulement : "À quoi bon, au nom de quoi toute cette horreur ?" »

La « lumière » que voit Ivan Ilitch au moment de mourir, et qui soudain rend sa mort « bonne », éveille souvent la réticence des critiques.

4 M. Aucouturier, *Tolstoï*, Paris, Seuil, Coll. « Écrivains de toujours », 1996.

5 On trouvera ici, dans l'article de Laurent Thirouin, une lecture systématique de ce court roman à la lumière des *Pensées*.

6 B. Tarassov, *Pascal et la culture russe, op. cit.*, 322.

Elle n'atténue pas cette impression d'horreur. Qu'Ivan Ilitch ait enfin compris que sa vie avait été immorale, en tous cas privée de vision religieuse du monde au sens où l'entend Tolstoï, n'apporte aucune consolation. La réponse que l'auteur semble donner indirectement à la question du sens de la vie est suspecte aux yeux d'Aldanov<sup>7</sup> et de la plupart des critiques.

Prendre conscience qu'on a mal vécu, qu'on est passé à côté de la « charité », ne leur semble pas justifier la fin de la nouvelle. « L'intuition de l'artiste » vient servir ainsi à point nommé le propos du moraliste. N'y aurait-il pas là un mépris de la logique et des faits ? La Rochefoucauld, objecte Aldanov, a eu selon les témoins une mort admirable, et pourtant il avait sur la conscience beaucoup plus de péchés qu'Ivan Ilitch<sup>8</sup>... À ses yeux, cette fin n'est donc pas convaincante, le romancier outrepassa en quelque sorte ses droits.

De plus, la seconde étape d'un projet vraiment pascalien serait, après nous avoir ébranlés par cette peinture de la mort, de nous « consoler ». Si l'on adopte l'interprétation d'Aldanov, il est difficile de dire que Tolstoï ait réussi. La promesse d'un au-delà ne l'intéresse pas, il n'en parle pas, ou plus exactement il n'aborde pas cette question. Aldanov ne prend pas en considération la présence du domestique Guérassime, et le fait que, grâce à lui, Ivan Ilitch ait eu l'intuition de la charité. Pour le critique, le sens de l'œuvre se réduit à ce qu'il résume ainsi ironiquement : « Venez à moi, vous qui êtes tranquilles et contents, et je vous plongerai dans la désolation<sup>9</sup> ».

Ce serait donc justement là, au moment le plus important, que Tolstoï se séparerait de Pascal. Plus largement, même si on sent dans toute *La Mort d'Ivan Ilitch* une inspiration pascalienne, Aldanov souligne combien la forme même de cette œuvre est différente des *Pensées* : « au lieu d'un tourbillon d'éloquence enflammée, de torrents d'images imprégnées d'une sombre poésie, de comparaisons saisissantes, dont Pascal usait avec un talent extraordinaire, Tolstoï se contente de peindre simplement, véridiquement, la façon dont meurt une personne humaine ». C'est pour lui-même qu'il écrit, en toute sincérité, c'est lui-même qu'il veut éprouver et convaincre (mais de quoi précisément, peut-on se demander), alors que Pascal est un prédicateur, lancé à la « chasse aux âmes ».

7 *Ibid.*, p. 61.

8 *Ibid.*

9 M. Aldanov, *L'énigme de Tolstoï*, *op. cit.*, p. 66.

Curieusement, pour Aldanov, la passion pascalienne de convaincre aurait été d'ailleurs indissociable d'une « pensée de derrière » ; en elle, il faudrait, selon lui, « distinguer la fin et les moyens », et le passage du « Discours de la machine » où Pascal enjoint de « s'abêtir », relèverait d'une sorte de calcul, un peu dans l'esprit de ses ennemis jésuites... Aldanov affirme que Tolstoï, lui, n'aurait jamais accepté cette injonction à « s'abêtir », que toute sa vie et son action allaient à l'encontre de cette idée<sup>10</sup>. Or dans des lettres de 1876 à ses intimes, il semble bien que le romancier ait cité tout spécialement ce passage des *Pensées*, avec admiration, disant qu'« il aurait pu être signé d'un Russe, tant il faisait la part belle au sentiment contre la raison [...] » Comme si « Pascal approuvait la foi du moujik<sup>11</sup> ». L'itinéraire spirituel de Tolstoï lui-même l'avait amené, on le sait, à adopter la « foi du peuple ».

Il y a sans doute une sorte de malentendu sur le mot « s'abêtir ». Dans l'œuvre tardive de Tolstoï, un texte de 1880 décrit précisément ce processus d'« abêtissement », c'est *Confession*. Tolstoï y raconte comment il a perdu la foi, et au bout de douloureuses recherches, retrouvé une autre forme de croyance. Il a d'abord abandonné la foi de son enfance, parce qu'elle impliquait de « renoncer à sa raison ». Cette « connaissance contraire à la raison », c'est « Dieu 1 et 3, c'est la création en 6 jours, les démons et les anges, et tout ce que je ne peux accepter à moins d'être devenu fou<sup>12</sup> ». Un autre vice de cette religion est d'être la religion des nantis, mais ce n'est pas le plus grave.

Finalement, il dit avoir trouvé une autre forme de foi, celle des « gens simples », qui « font la vie », qui en « portent le poids », acceptent leur sort souvent difficile sans murmurer ni poser de questions. C'est pourtant, en principe, la même religion orthodoxe, chrétienne ; elle implique le même refus du rationnel. Où est donc la différence ?

Si Tolstoï réprouve la religion des gens de son monde, des nantis, ce n'est pas tant à cause de leur oisiveté, de leur vanité... , c'est parce qu'ils sont « instruits ». Pour échapper à l'obsession de la mort, il faut se fondre dans cette humanité indifférenciée des gens simples qui ont besoin de la religion à cause de leur malheur même – une religion vidée de tout contenu intellectuel et même de tout contenu en général, à part qu'elle

10 *Ibid.*, p. 65-66.

11 H. Troyat, *Tolstoï*, Paris, Fayard, 1965, p. 461.

12 L. Tolstoï, *Confession* [Ispoved'], London (Bradda), 1963, p. 83.



est « nécessaire pour vivre<sup>13</sup> ». Elle doit aider à vivre, on ne lui demande rien d'autre : celui qui « comprend le caractère illusoire de ce qui est fini, celui-là doit croire à l'infini. Sans foi, on ne peut vivre », affirme Tolstoï dans *Confession*. On découvre là une composante essentielle de son sentiment religieux : le sens de l'infini. Mais, de la misère vécue quotidiennement par les « gens simples » à une justification de la foi, le lien est difficile à saisir. On en revient au manque de justification de la « lumière » qui apparaît à la fin de *La Mort d'Ivan Ilitch*, ressenti par beaucoup de lecteurs.

À la lecture de *Confession*, on comprend que l'obstacle à la foi et à la sérénité devant l'idée de la mort, c'est la conscience. Se fondre dans cette sorte d'élément indifférencié, cette humanité qui ne pose aucune question, permet échapper à la conscience, et ainsi à l'horreur de la mort. Cette idée, en fait, n'était pas nouvelle chez Tolstoï, il l'avait illustrée par une courte nouvelle, *Trois morts*, écrite significativement dès 1859, bien avant la grande cassure intervenue dans sa vie et son œuvre. Cette nouvelle compare la façon dont meurent une jeune dame de la bonne société, un paysan et un bouleau : la riche demoiselle a une mort très douloureuse, le moujik une mort sage, apaisée, et l'arbre une « belle » mort qui le réunit à la nature environnante. Le mécanisme qui relie la « bonne » mort à l'amoindrissement de la conscience est bien visible (encore qu'il relève aussi d'une vision simpliste du « moujik »...), et le philosophe Vladimir Soloviov a eu cette remarque : pourquoi ne pas aller jusqu'à la pierre, qui, elle, est parfaitement inconsciente et insensible, à tel point qu'elle ne « meurt » pas du tout<sup>14</sup> ?

Dans sa quête spirituelle, avant d'arriver à la foi des humbles, Tolstoï s'était senti particulièrement proche de Schopenhauer et Bouddha : pour échapper à l'angoisse de la mort, avant de renoncer à la conscience, il fallait éliminer la volonté de vivre. Mais le processus est un peu le même : plutôt que de poser des limites à son amour de la vie, il préfère esquiver l'idée d'un au-delà qui en lui-même remettrait en question ce rapport à la vie.

Tolstoï se fait un « idéal » de la religion du peuple, c'est ce que semble lui reprocher Vladimir Soloviov. En fait, il ne s'agit d'ailleurs même

13 *Ibid.*, p. 59.

14 Vl. Soloviov, « Idoles et idéaux » [Idoly i idealny], « La question nationale en Russie » [Nacional'nyj vopros v Rossii], in *Œuvres en 12 volumes* [Sobr. soč. v 12 tomakh], SPb., 1873-1900, reprint Bruxelles, Žizn' s Bogom, 1966-1970, t. 5, p. 383.

plus d'adhérer à la religion des gens non instruits, mais seulement de vivre comme eux : devant l'impossibilité de croire comme le peuple, ou plutôt de croire tout simplement, on en est réduit à vivre au moins comme lui. Faire de la foi « simple » du peuple son idéal, c'est au fond s'en remettre à lui pour croire. Devant l'échec de cette entreprise qui consiste à « [...] se réunir avec le peuple dans une foi qu'on ne possède pas soi-même [...] », il ne reste plus qu'à se faire une « idole » de son mode de vie quotidien<sup>15</sup>.

Il ne s'agit donc pas du tout, comme chez Pascal, de faire plier sa raison devant ce qui est au-delà de la raison, l'essentiel de la religion chrétienne, la divino-humanité. Dans *Confession*, Tolstoï décrit de façon assez comique ses tentatives de pratique religieuse : il accepterait assez facilement les légendes, les superstitions, tout comme les règles de morale et la confession. Ce qu'il ne peut accepter, ce sont les sacrements, et surtout la communion : « Mais quand [...] le prêtre me fit répéter que je croyais que ce que j'allais avaler était le véritable corps et sang, ce fut pour moi comme un coup de poignard dans le cœur ; bien plus qu'une fausse note, l'exigence cruelle de quelqu'un qui, visiblement, n'avait même jamais su ce que c'était que la foi<sup>16</sup> ».

Rappelons que *Confession* a été écrit en 1880. Or curieusement, dans la petite « Vie » de Pascal (comprise dans le *Cercle de lecture* rédigé de 1904 à 1908), Tolstoï écrit, donnant la parole à un lecteur imaginaire : « Ce Pascal [...] croyait à la Trinité, à l'eucharistie ; il est clair qu'il était malade, anormal ». Cette fois, il place ces mots dans la bouche des philistins qui admirent en Pascal le savant dont les découvertes permettent de fabriquer « des pompes », mais qui récusent l'œuvre du penseur religieux. Nous acceptons, dit-il dans cette même « Vie » de Pascal, « ce qui nous plaît », mais pas les élucubrations sur « le destin de l'homme, sur sa vie future »... Est-ce de lui-même que Tolstoï se moque ? On dirait qu'il considère ses propres propos de 1880 d'un point de vue inversé, ce qui montre toute la complexité de sa vie intérieure. Peut-être aussi pense-t-il à Tourgueniev, qu'il n'appréciait guère, et qui parlait avec admiration de la « brouette de Pascal<sup>17</sup> », tout en étant profondément rebelle à sa philosophie.

15 *Ibid.*, p. 374.

16 L. Tolstoï, *Confession*, *op. cit.*, p. 83.

17 Voir B. Tarassov, *op. cit.*, p. 223.

Comme le remarque Boris Tarassov, c'est sans doute l'orgueil, en lui, qui refuse d'accepter l'irrationnel<sup>18</sup> ; le terme « s'humilier », lorsqu'il s'agit de s'astreindre à une pratique religieuse, revient assez fréquemment. Mais il pourrait y avoir encore une autre dimension, légèrement différente : c'est peut-être la confrontation à la transcendance qui provoque cette réaction de rejet extrêmement violente. La violence vis-à-vis du religieux (« un abracadabra oiseux » [nenužnaja tarabarskaja gramota]<sup>19</sup>) semble révéler un obstacle intérieur, insurmontable, qui concerne d'ailleurs peut-être aussi bien la reconnaissance de l'altérité (poser l'autre en tant qu'autre) que la conscience du divin. Dans les deux cas, cette reconnaissance suppose une forme de renoncement à soi-même.

Aldanov a remarqué le manque, chez Tolstoï, de ce qu'on appelle « le lait de la tendresse humaine<sup>20</sup> » (manque d'ailleurs comparable à celui de Pascal). Le romancier Ivan Bounine, qui dans sa jeunesse a connu Tolstoï personnellement, cite les souvenirs de gens qui ont été proches de lui, qui parlent de ses « yeux de loup », et de l'impression que certains avaient quand il entrait dans une pièce : on aurait cru « qu'on ouvrait une porte donnant sur une cave obscure<sup>21</sup> ». Le prince André, au sortir de la vie, a l'impression d'aimer indistinctement tous ses semblables ; c'est en fait « n'aimer personne<sup>22</sup> », note Bounine. Involontairement, Romain Rolland avait fait presque la même observation : « Il observe les gens avec un réalisme sans défaut ; mais dès qu'il ferme les yeux (je souligne – F. L.), ses rêves le reprennent, et son amour des hommes<sup>23</sup> ».

L'impossibilité d'accepter cette forme de renoncement intime à soi-même a d'ailleurs sans doute quelque chose à voir avec les dimensions et la force de son génie de romancier, qui pouvait faire vivre toute une humanité comme si elle était sa propre substance. Le seul objet de sa foi, en dépit de ses efforts, on pourrait croire que c'était lui-même.

Dans ces conditions, le religieux devenait une simple invitation à « devenir meilleur », dont Tolstoï lui-même reconnaît que c'est bien

18 *Ibid.*, p. 312.

19 L. Tolstoï, *Confession*, *op. cit.*, p. 78.

20 M. Aldanov, *op. cit.*, p. 84.

21 I. Bounine, *La Délivrance de Tolstoï* [Osvoboždenie Tolstogo], in *Œuvres en 9 volumes* [Sobr. soč. v 9 tomax], M., Xudožestvennaja Literatura, 1967, t. 9, p. 73.

22 *Ibid.*, p. 8.

23 R. Rolland, *Vie de Tolstoï*, Paris, Hachette, 1<sup>re</sup> éd. 1921, éd. définitive Albin Michel, 1978, p. 25.

souvent une manifestation d'orgueil au sens strict : « le désir d'être meilleur devant les autres<sup>24</sup> ». Cette sensibilité à l'égard des faux-semblants avait sans doute quelque chose de pascalien, mais le simplisme de ce perfectionnement intérieur privé de tout objectif précis à part un vague « amour du prochain », en revenait finalement, de l'aveu même de Tolstoï, à la phrase malhablement écrite par un enfant : « faut êt' bon » ; il s'attirait, de la part d'Aldanov, un verdict tout aussi pascalien : « Qui veut faire l'ange<sup>25</sup>... ».

Mais, aussi forte était sa personnalité, aussi clairement elle avait conscience de ses limites, et de ce qui la dépassait infiniment. Selon Bounine, en « s'enfuyant » de Iasnaïa Poliana pour aller mourir à la gare d'Astapovo, Tolstoï se « délivre », il échappe aux entraves de l'espace et du temps. Cette attitude (ressentir l'espace, le temps, la mesure, comme des entraves) est précisément suggérée dans l'une des traductions des *Pensées* incluses dans le *Cercle de lecture*, à la date du 31 janvier : « Notre âme a été jetée dans le corps où elle trouve le nombre, le temps, la dimension... ».

Dans *La Délivrance de Tolstoï*, Bounine cite ces quelques phrases du romancier sur l'éternité (extraites vraisemblablement d'un carnet de notes), où se trouve en quelque sorte enchâssée cette pensée de Pascal :

Quand donc ai-je commencé ? Quand ai-je commencé à vivre ? Et pourquoi ai-je tant de joie à me représenter tel que j'étais alors, tandis qu'il a été parfois effrayant [...] de me représenter au moment où j'entrerai de nouveau dans cet état de mort dont il n'y aura aucun souvenir qui soit exprimable par des mots ? [...] De l'enfant de cinq ans à moi, il n'y a qu'un pas. Du nouveau-né à l'enfant de cinq ans – une terrible distance. De l'embryon au nouveau-né – un gouffre. Et ce qui sépare la non-existence de l'embryon, c'est l'inconcevable. C'est peu de dire que l'espace, et le temps, et la causalité, sont les formes de la pensée, et que l'essence même de la vie est en dehors d'elles, mais notre vie tout entière est une soumission de plus en plus grande à ces formes, pour, ensuite, de nouveau, nous libérer d'elles...

Ainsi, l'intuition de l'éternité, le sens de l'infini, semblent être communs à Pascal et Tolstoï, et surtout la conscience d'une éternité qui nous précède autant qu'elle nous suit (« Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante... »

24 L. Tolstoï, *Confession*, *op. cit.*, p. 13.

25 M. Aldanov, *op. cit.*, p. 88.

– Sel. 102). Au-delà de toutes les interrogations que suscite la pensée contradictoire de Tolstoï, on a ici le témoignage d'une convergence très profonde entre ces deux penseurs, convergence qui peut contribuer à modifier notre compréhension du sentiment religieux chez Tolstoï, et répond indirectement aux objections, en elles-mêmes très répandues, de Mark Aldanov.

Françoise LESOURD  
Université de Lyon, IRPhiL